ÉLOGE

26

DE

LOUIS-ANTOINE PLANCHE,

PHARMACIEN,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE, DE LA SOCIÉTÉ DE PHARMACIE, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, ETC., ETC.

Prononcé le 3 février 1841, à la séance générale de l'École et de la Société de Pharmacie de Paris,

PAR M. FÉLIX BOUDET,

PHARMACIEN, DOCTEUR ÈS SCIENCES.

(Extrait du Journal de Pharmacie. — Mars 1841.)

A pareille époque, il y a deux ans, la Société de Pharmacie, réunie à l'École, dans une semblable solennité, encourageait de sa présence les jeunes lauréats appelés à recevoir la juste récompense de leurs travaux. Aucune pensée douloureuse ne troublait cette fête de famille, et la société s'enorgueillissait tout à la fois de ses plus nouveaux membres, comme de ses plus anciens titulaires, qu'elle voyait, nombreux encore, lui prêter l'éclat de leur renommée.

Quel contraste aujourd'hui, messieurs! quels vides dans nos rangs, que de pensées désolantes viennent se mêler à nos acclamations! et vous, laborieux élèves, combien d'honorables suffrages manquent à vos triomphes!

Ici le plus illustre représentant de la pharmacie française traçait le programme de cet important concours sur

le polygonum, qui a enrichi la science de si curieuses observations ; plus loin siégeait le chef respectable de la pharmacie militaire (1), et, à côté de lui, Lodibert, son digne et savant collègue ; là, enfin, s'animait à chaque proclamation nouvelle le noble visage de ce délicat et consciencieux observateur qui réalisait en sa personne le type du véritable pharmacien.

Aujourd'hui la mort nous a ravi ces hautes intelligences, et de tant d'hommes remarquables il ne nous reste plus que les travaux qu'ils ont accomplis ; mais la Société a voulu que leurs souvenirs vinssent encore aujourd'hui planer sur cette assemblée, que le tableau de leur vie honorable et de leurs utiles découvertes, retracé dans cette enceinte, pût inspirer aux jeunes lauréats l'ardeur dont ils étaient animés pour les progrès des sciences pharmaceutiques, et leur servir de modèle dans la carrière où ils doivent les remplacer un jour. Pensée heureuse et féconde, qui confond les gloires d'une génération qui s'éteint avec les promesses brillantes de la génération qui s'élève, et tempère l'amertume de nos regrets par la douceur de nos espérances.

Déjà un de nos plus savants collègues a rendu un solennel hommage à la mémoire du chimiste éminent qui illustra notre société du reflet de sa couronne académique; à moi, modeste pharmacien, de payer notre commun tribut de vénération à M. Planche, dont les travaux moins éclatants se rapportent tous à la pharmacie. Cet honneur, messieurs, je l'ai réclamé comme un saint devoir, comme une dette de reconnaissance presque filiale pour un homme que j'aimais sincèrement, et dont le nom et les exemples, intimement liés depuis quarante ans à ceux de mon oncle et de mon père, font partie de mon patrimoine.

(1) M. Fauché.

Je ne vous arrêterai pas longtemps, messieurs, sur les plus jeunes années de M. Planche; il me tarde de vous le montrer au moment où, ayant terminé avec succès ses premières études, et entraîné vers la pharmacie par une véritable vocation, il refusa de suivre, comme son père, la carrière du commerce et débuta dans la pratique de notre art.

Né en 1776 d'une famille honorable, Louis-Antoine Planche se trouva de bonne heure livré à lui-même; sa mère, devenue veuve, le laissa libre à 16 ans du choix d'un état; sa décision ne se fit pas attendre, car les attraits de la science l'avaient séduit, et il entra comme élève dans une officine.

Déjà il avait fait preuve de cette exactitude rigoureuse, de ce dévouement absolu à ses devoirs, qui le rendaient merveilleusement habile à l'exercice de sa profession, lorsque la France, menacée sur toutes ses frontières par l'Europe coalisée, appela tous ses enfants sous les drapeaux. Il s'enrôla en 1793 comme simple soldat et partit pour l'armée avec un bataillon de volontaires parisiens. Ses connaissances spéciales le firent, peu après, employer dans les hôpitaux; plus tard il fut admis à l'École de Mars en même temps que le célèbre professeur Fouquier, et c'est depuis lors que date entre ces deux hommes si dignes l'un de l'autre, cette douce amitié qui n'a cessé de les unir qu'au moment où la mort est venue en briser les liens.

Envoyé en 1794 à l'armée des Pyrénées orientales, M. Planche suivit en Espagne le général Dugommier. Rentré en France, après une longue maladie qui faillit lui être funeste, il fut licencié et revint à Paris, où il devait désormais se livrer sans obstacles à ses études de prédilection. Il courut aux leçons des professeurs les plus illustres de cette ère florissante de la chimie française, et acquit rapidement des connaissances étendues.

Reçu au collége de pharmacie de Paris le 29 prairial

an IX, il s'établit quelque temps après, et dès ce moment, malgré la surveillance assidue que réclamait sa maison, il commença cette série de recherches délicates et variées qui l'élevèrent bientôt au premier rang parmi ses collègues.

M. Planche possédait au plus haut degré le sentiment de la moralité de notre profession ; nul n'avait mieux compris tout ce qu'elle exige de cette probité invariable, de ce rare désintéressement qui ne composent jamais avec le devoir.

Sa conscience sévère, son instruction approfondie lui avaient fait reconnaître de bonne heure que l'exactitude et la précision ne sauraient être portées trop loin dans l'exercice de la pharmacie ; que la spécialité noblement comprise de son objet, et la logique rigoureuse de la science tracent autour d'elle de justes limites, dans lesquelles le praticien doit se renfermer nécessairement, en dépit des suggestions de l'intérêt personnel ou d'un désir déréglé d'innovation ; aussi se révoltait-il à l'idée des manœuvres même les plus timides du charlatanisme, et de ces systèmes d'omnipotence pharmaceutique, qui ne tendraient à rien moins qu'à affranchir de toute règle, un art dont les produits ne peuvent avoir toute leur valeur, ni servir de base solide aux progrès de la thérapeutique, qu'autant que leur uniformité est constante.

Son esprit éminemment observateur prenait intérêt aux moindres détails, aux opérations les plus élémentaires, et souvent le plus simple mélange devenait pour lui l'occasion de remarques aussi curieuses qu'inattendues.

La chimie, avec tous les développements de ses procédés et de ses théories, lui était familière; ses habitudes studieuses lui avaient permis de suivre à toutes les époques ses rapides progrès; cependant, soit défiance de ses propres forces, soit que les soins impérieux de son officine, et souvent aussi les exigences de sa santé, ne lui aient pas laissé d'assez longs loisirs, il n'a entrepris aucun de ces travaux de longue haleine qui prennent une place impor-

tante dans les annales de la science ; mais aussi que d'observations précieuses nous devons à sa pénétrante sagacité, que d'aperçus ingénieux il nous a fournis sur les phénomènes qui s'accomplissent, soit instantanément, soit à la longue, dans nos compositions pharmaceutiques. Dévoué surtout à la pratique de son art, nul autre ne lui a fait de plus heureuses et de plus fréquentes applications, des sciences qu'il cultivait particulièrement pour l'éclairer de leurs lumières.

Le premier mémoire qu'il ait publié remonte à l'an IX et a pour objet la décomposition de l'acétate de plomb par le zinc (1).

On sait que c'est au docteur Black que l'on doit attribuer cette belle expérience de l'arbre de saturne, qui frappa si vivement la curiosité publique, à l'époque où elle fut annoncée. M. Planche répéta cette expérience un grand nombre de fois, en étudia toutes les circonstances avec détail, et pour en assurer le succès, proposa d'apporter au procédé primitif quelques modifications qui, depuis lors, sont passées en usage.

Quelque temps après il fit paraître dans les Annales de chimie une note relative à une des observations critiques publiées par Proust, sur le système des connaissances chimiques de Fourcroy (2).

Fourcroy, se fondant sur l'opinion de Cadet, qui s'appuyait elle-même sur les expériences de Vogel, avait annoncé que les résidus de l'éther sulfurique pouvaient encore produire une nouvelle dose d'éther, lorsqu'on ajoutait dans la cornue la moitié de la proportion d'alcool primitivement employée. « Comment est-il possible, s'écrie Proust en combattant cette assertion, que ce résidu, qui ne peut éthé-

---

(1) Annales de Chimie, tome XLV, p. 83.

(2) *Idem*, tome XLIV, p. 91.

rifier la partie qui reste de son alcool, ait cependant assez de force pour convertir un nouvel alcool en éther? »

M. Planche en appelle à l'expérience pour décider la question, et prouve qu'en arrêtant la distillation d'un mélange d'alcool et d'acide sulfurique, au moment où le dégagement de l'acide sulfureux se manifeste, et ajoutant alors, dans l'appareil, une nouvelle quantité d'alcool, celui-ci fournit encore plus de la moitié de son poids d'éther sulfurique.

Ici, messieurs, permettez-moi d'arrêter un moment votre attention, et de vous faire remarquer avec quelle lenteur procède l'esprit humain, avec quelle lenteur les faits qui semblent au premier aperçu les plus faciles à constater, s'établissent définitivement dans la science.

Les anciens chimistes étaient persuadés que le pouvoir éthérifiant de l'acide sulfurique était épuisé, quand on l'avait distillé avec un poids égal au sien d'alcool. Vogel, et c'est à lui qu'appartient cette idée féconde, Vogel annonce que le résidu de cette distillation peut encore éthérifier une nouvelle dose d'alcool; Cadet de l'Académie des sciences confirme cette observation, Fourcroy l'appuie de l'autorité de son suffrage, Proust la combat avec toute la fougue de son caractère, M. Planche la soumet de nouveau à l'épreuve de l'expérience et en démontre l'exactitude incontestable, mais il laisse à d'autres le soin d'en déduire et d'en préciser les conséquences. Treize ans plus tard la question se trouve encore au point où il l'a laissée, mais alors M. Boullay l'aborde hardiment, dans sa belle dissertation sur les éthers (1), l'analyse, l'approfondit, la développe avec une habileté remarquable, la rattache à sa théorie générale de l'éthérification, applique avec bonheur les résultats de ses recherches à la préparation de l'éther sul-

---

(1) Journal de Pharmacie, tome I, p. 97.

furique, et fait faire ainsi un progrès important au problème que M. Mistcherlich devait résoudre, en démontrant, 20 années plus tard, le pouvoir illimité de l'acide sulfurique pour éthérifier l'alcool.

Ainsi, il n'a pas fallu moins de 40 ans pour établir ce fait particulier de l'histoire des éthers, sur lequel M. Planche a beaucoup contribué, comme nous l'avons vu, à fixer l'attention des chimistes.

Après ces premiers essais dans le domaine de la chimie générale, M. Planche se hâte en quelque sorte de revenir à des sujets d'études plus spécialement pharmaceutiques. Il signale la cristallisation spontanée du camphre et la formation de l'acide camphorique dans l'huile de camphre des officines (1). Plus tard en 1804, chargé avec M. Boullay de rendre compte à la Société de Pharmacie, d'un mémoire de Dubuc sur l'acide acétique, il répète avec son collègue les expériences de l'auteur, analyse les phénomènes qui accompagnent la distillation d'un mélange d'acétate de plomb et de sulfate de cuivre, compare le produit qui en résulte à celui des cristaux de Vénus, puis combattant par le raisonnement et l'expérience l'opinion soutenue par Dubuc, que l'acide acétique n'est autre chose que du vinaigre suroxigéné, il arrive à cette conclusion hardie pour ce temps-là, que la différence entre les deux liquides est étrangère à leur état d'acidification (2).

Je ne cite que pour mémoire ses observations sur l'acide sulfureux, sur les eaux-de-vie de houblon et de pommes de terre et la fabrication du muriate de baryte (3); j'ai hâte de me transporter avec vous, messieurs, au 15 février 1807, à la séance de notre Société, et de m'y figurer notre collègue, au moment où il discute devant elle, les procédés de Van

(1) Annales de Chimie, tome LIII, p. 346.
(2) *Idem*, tome LIV, p. 145.
(3) *Idem*, tome LV, p. 51.

Mons et de Brugnatelly pour la préparation du mercure doux, alors qu'il signale leurs imperfections, et en propose de nouveaux, soit pour obtenir avec économie ce produit important, soit pour le purifier avec facilité; procédés non moins remarquables par leur simplicité que par leurs résultats, et dont une expérience de 30 années n'a fait que confirmer les avantages (1).

Nous voici arrivés à une époque non moins mémorable dans la vie de M. Planche, que dans les fastes de la pharmacie française.

L'année 1808 vient de s'ouvrir, la chimie est parvenue à l'une des périodes les plus brillantes de son histoire; Davy vient d'arracher à la nature un de ses plus impénétrables secrets en isolant le potassium; Berthollet a fondé la société d'Arcueil, et sous son généreux patronage, sous l'inspiration féconde de son génie, des découvertes capitales se succèdent en France avec une merveilleuse rapidité; MM. Thenard et Gay-Lussac s'élèvent tout d'un coup au premier rang parmi les chimistes, l'un par ses belles recherches sur la bile et sur les éthers, l'autre en dévoilant les lois de la combinaison des matières gazeuses, et les rapports qui existent dans les sels, entre les proportions des acides et la quantité d'oxigène que renferment les bases.

Un grand mouvement scientifique agite tous les esprits, et la pharmacie, cet infatigable auxiliaire de la chimie, en ressent l'heureuse influence.

La Société de Pharmacie de Paris poursuit avec une nouvelle ardeur ses utiles travaux, qui déjà ont attiré sur elle les regards du monde savant; une foule de jeunes pharmaciens s'élancent à l'envie, sur les traces des Vauquelin, des Parmentier, des Bouillon-Lagrange et préludent par

(1) Annales de Chimie, tome LXVI, p. 168.

d'heureux essais dans la carrière qu'ils doivent si dignement parcourir.

Cependant, au milieu de cet élan général qui promet un si bel avenir à la pharmacie, un élément essentiel manque à ses progrès, aucun recueil spécial n'est ouvert à ses travaux, la publication si remarquable du Journal des Pharmaciens a cessé depuis huit ans, et depuis huit ans leurs mémoires admis à grand'peine et disséminés dans les Annales de Chimie, parmi ceux des physiciens et des chimistes, osent à peine se produire, à côté des profondes analyses et des hautes conceptions théoriques des savants les plus illustres.

Un tel état de choses ne pouvait durer plus longtemps, il fallait créer un organe à la pharmacie, il fallait lui ouvrir un grand livre où elle pût recueillir chaque jour, les éléments de son histoire, où chaque pharmacien pût écrire sa pensée, et apporter sa pierre à l'édifice de son art; véritables archives incessamment ouvertes à tous les travaux, à toutes les observations, à toutes les espérances du présent; dépositaire de toutes les découvertes, de toutes les nobles traditions, de toutes les gloires du passé. Ce livre était un besoin impérieux de l'époque, l'objet d'un vœu général, il ne devait plus tarder à paraître.

Parmi les plus jeunes membres de la Société de Pharmacie, plusieurs avaient été particulièrement frappés de la nécessité de cette création. Une conformité singulière de positions et de vues, une égale ardeur pour travailler au perfectionnement de l'art auquel ils s'étaient consacrés, des sentiments d'estime et de confiance réciproque, les unirent bientôt par les liens d'une noble amitié, qui devait être aussi durable que leur existence, et le premier janvier 1809, Cadet Gassicourt, Planche, Boullay, Boudet et Destouches publièrent ensemble le premier numéro du Bulletin de Pharmacie, sous le patronage de l'illustre Parmentier.

Dès lors, messieurs, une correspondance active s'établit entre les pharmaciens, dans toute l'étendue de la France; une louable émulation anima leur zèle; toutes les questions relatives à la pharmacie théorique et pratique; à la thérapeutique, à la matière médicale, à l'hygiène, à la chimie et à la physique, dans leurs rapports avec la pharmacie, furent abordées avec un nouvel élan; les observations se multiplièrent; les procédés de l'art furent discutés, analysés, perfectionnés, et l'existence individuelle des sciences pharmaceutiques, signalée au monde savant par d'importants travaux, fut glorieusement consacrée à toujours.

Nous, messieurs, qui jouissons paisiblement aujourd'hui des avantages que nous ont préparés nos pères, et recueillons les fruits de leurs généreux efforts, ne perdons pas la mémoire de ce qu'ils ont fait pour nous en assurer la possession durable, et en offrant aujourd'hui le pieux tribut de nos regrets et de notre reconnaissance à celui des fondateurs du Bulletin de Pharmacie, dont nous déplorons la perte récente, évoquons un instant, pour qu'il ait aussi sa part dans nos hommages, le souvenir non moins précieux de cet aimable et spirituel Cadet-Gassicourt, qui fut l'ami, le collaborateur de M. Planche, et comme lui aussi contribua puissamment au succès du Bulletin de Pharmacie et à l'illustration de notre société.

M. Planche fut donc l'un des cinq créateurs de ce recueil qui forme aujourd'hui, après 32 ans d'existence, un véritable monument élevé aux sciences pharmaceutiques. C'est là que désormais nous allons retrouver ses travaux.

Ouvrons le premier volume: chaque cahier, en quelque sorte, accuse le talent d'observation et l'activité de notre collègue. Ici il signale une falsification du quinquina (1), et la formation de l'éther acétique dans la liqueur de nitre

(1) Bulletin de Pharmacie, tome I, p. 33.

camphrée (1); plus loin il analyse l'eau minérale de Passy (2), étudie les huiles fixes dans leur contact avec l'alcool et les éthers sulfurique et acétique (3), annonce le premier la solubilité de l'huile de ricin dans l'alcool, et s'appuyant sur cette propriété remarquable, propose un moyen facile pour reconnaître son mélange avec des huiles étrangères (4).

L'année suivante, il imagine et fait exécuter cet ingénieux appareil de compression, auquel son nom est resté attaché, et qu'il employait à la préparation des eaux gazeuses (5).

En 1811, il analyse la racine de Colombo et y signale une matière jaune amère, qui n'était autre chose que la *colombine*, dont la découverte définitive était réservée à Wittstock (6).

En même temps il prépare l'eau éthérée camphrée (7); étudie les circonstances qui influent sur la densité de la magnésie calcinée, et propose un nouvel appareil pour sa préparation (8).

Pendant les années suivantes, les bains sulfureux artificiels (9), la calcination de la corne de cerf (10), la préparation de la résine de jalap (11) l'occupent tour à tour, et deviennent pour lui l'occasion de remarques intéressantes et de perfectionnements utiles.

---

(1) Bulletin de Pharmacie, p. 500.

(2) *Idem*, p. 379.

(3) *Idem*, p. 298.

(4) *Idem*, p. 241

(5) *Idem*, tome II, p. 489.

(6) *Idem*, tome III, p. 289.

(7) *Idem*, p. 74.

(8) *Idem*, p. 511.

(9) Mémoire publié en commun avec M. Boullay, Bulletin de Pharmacie, tome V, p. 518.

(10) Bulletin de Pharmacie, tome VI, p. 372.

(11) *Idem*, p. 26.

En 1815, il soutient devant la faculté des sciences de Paris une thèse importante (1), sous le titre modeste d'*Essai sur l'action réciproque de quelques sels ammoniacaux et de l'oximuriate de mercure, précédé d'observations sur un nouveau sel ammoniacal.* Ce nouveau sel est le sous-phosphate d'ammoniaque, dont il décrit les propriétés et les caractères avec non moins de précision et de talent qu'il n'en montre dans l'analyse des réactions diverses qui s'opèrent entre les sels ammoniacaux et le bichlorure mercuriel.

Ses habitudes sévères et son ingénieuse probité le portaient surtout à la recherche de caractères précis, de procédés rigoureux, soit pour distinguer les drogues simples entre elles et découvrir leurs falsifications, soit pour apprécier les qualités des médicaments composés; aussi personne n'a plus que lui contribué aux progrès de cette branche intéressante de la pharmacologie.

Dès 1807, il avait signalé à la Société de médecine de Paris l'existence de plusieurs écorces fort différentes, et vendues indistinctement sous le nom d'angusture; il avait décrit leurs propriétés physiques et indiqué les moyens de les distinguer entre elles. En 1816 de graves accidents occasionnés par la confusion de ces écorces, le ramènent à leur étude; il complète l'ancienne description qu'il en a donnée et y ajoute un précieux ensemble de caractères fondés sur la manière essentiellement différente dont leurs infusés se comportent au contact des réactifs (2).

En 1818, il publie avec M. Virey une notice sur la salsepareille grise produite par l'aralia nudicaulis (3); plus tard il trouve dans la résine de gayac un moyen assuré de

(1) Journal de Pharmacie, tome I, p. 49.
(2) *Idem*, tome II, p. 462.
(3) *Idem*, tome IV, p. 405.

reconnaître le mélange de la gomme arabique en poudre avec la gomme adragante (1); le lait devient entre ses mains un réactif fidèle pour distinguer la résine de scammonée des résines de soldanelle et de jalap (2). Il broie le calomel avec le savon médicinal, et juge à la couleur du mélange si le savon contient encore de la soude à l'état caustique ou plus ou moins carbonatée (3); il propose l'essai du copahu par l'ammoniaque, et cette méthode est encore aujourd'hui la plus sûre pour y déceler la présence de l'huile de ricin (4).

En 1820 la vogue croissante des eaux minérales factices attire ses regards sur leur fabrication; il l'étudie, la perfectionne, et bientôt animé de la pensée généreuse de faire rentrer cette industrie toute pharmaceutique dans le domaine de notre art, il s'associe avec plusieurs de ses collègues (5) pour fonder l'établissement du Gros-Caillou.

Aucun phénomène n'échappe à son attention toujours vigilante. Il (6) prépare une potion avec la poudre de valériane et la magnésie caustique; l'odeur de valériane disparaît au contact de la base, ce phénomène le frappe, il ajoute un acide, l'odeur se fait de nouveau sentir, et à l'instant il attribue au principe odorant de la valériane des propriétés acides, que dix années plus tard MM. Grotz et Penz devaient démontrer d'une manière incontestable, en découvrant l'acide valérianique.

Si nous employons l'huile d'œufs ou de noix pour accélérer l'extinction du mercure, si les changements de couleur qu'éprouve la résine de gayac au contact du savon et d'une

---

(1) Journal de Pharmacie, tome VI, p. 24.
(2) *Idem*, tome XVIII, p. 181.
(3) *Idem*, tome XXI, p. 651.
(4) *Idem*, tome XI, p. 228.
(5) MM. Boullay, Boudet, Cadet-Gassicourt et Pelletier.
(6) *Idem*, tome XIX, p. 349.

foule d'autres substances, nous sont connus depuis longtemps (1), si l'action du camphre sur l'odeur et la consistance de certaines résines a été observée et décrite (2), si enfin les extraits hydro-alcooliques des plantes vireuses sont employés aujourd'hui avec avantage sous des formes variées (3), c'est à M. Planche que nous en sommes redevables.

Qui de nous n'a encore présentes à la mémoire ses observations sur la pommade citrine (4), dans son contact avec les huiles essentielles, sur la stéarine de l'œuf (5), sur la décoloration des résines de scammonée et de jalap (6), sur la lupuline ou principe actif du houblon dont il a le premier signalé l'importance thérapeutique (7)?

Indépendamment de ces recherches, qui pour la plupart ont été communiquées à la Société de Pharmacie, nous devons à M. Planche deux mémoires importants qu'il a lus à l'Académie royale de médecine en 1822 et 1835, l'un sur l'existence et l'état du soufre dans les végétaux, l'autre sur l'histoire naturelle et chimique du sagou.

Dans le premier il conclut d'un très-grand nombre d'expériences exécutées sur 50 végétaux divers, que le soufre se rencontre très-fréquemment dans le règne végétal et qu'il existe dans les plantes à l'état de liberté; il signale en passant la présence, définitivement admise depuis cette époque, d'une petite quantité d'hydrogène dans le soufre purifié du commerce (8).

(9) Ses travaux sur le sagou se recommandent princi-

(1) Journal de Pharmacie, tome VI, p. 16.
(2) *Idem*, tome XXIV, p. 224.
(3) *Idem*, tome XII, p. 593.
(4) *Idem*, tome XIV, p. 98.
(5) *Idem*, tome IX, p. 1.
(6) *Idem*, tome XIII, p. 589.
(7) *Idem*, tome VIII, p. 351.
(8) *Idem*, 367.
(9) *Idem*, tome XXIII, p. 115.

palement par le choix et l'authenticité des échantillons qui ont servi à ses expériences, et par l'observation patiente et consciencieuse des moindres détails qui peuvent servir à distinguer entre eux des produits aussi difficiles à caractériser que les sagous de diverses origines ; travail ingrat, mais utile, et qu'il a exécuté avec un esprit d'analyse et une persévérance tout à fait remarquables.

Enfin, il y a dix mois à peine, il achevait un nouveau mémoire qu'il voulait soumettre, dans cette enceinte, au suffrage de ses collègues, lorsque la mort l'a soudainement frappé, et il a fallu qu'une autre bouche que la sienne nous transmît ce dernier gage de son zèle pour notre Société, de son infatigable dévouement aux progrès de la pharmacie. Du moins, dans cette circonstance, le fruit de ses travaux ne nous a point échappé : la myrrhoïdine et la myrrhoïne (1) sont pour jamais acquises à la science ; mais pourquoi faut-il qu'il soit enseveli dans la tombe avec sa dépouille mortelle, cet ouvrage qu'il avait conçu, en quelque sorte, dès son début dans la carrière pharmaceutique ; ce traité de *pharmacotechnie magistrale*, auquel il travaillait avec amour, et où devaient se concentrer toutes les lumières de son esprit observateur et de sa longue expérience ! ouvrage sans modèle, d'une utilité incontestable, que lui seul pouvait accomplir, et qui devait mettre le sceau à sa haute réputation de praticien. Il ne reste, hélas ! de cette conception si heureuse, de cette œuvre si impatiemment attendue, que des notes énigmatiques pour tout autre que celui qui les a recueillies, et des fragments sans valeur indépendante, dont le zèle et l'amitié chercheraient en vain à former un ensemble digne de leur auteur.

A ces travaux si nombreux et si variés, ajoutons encore cette multitude de mémoires anglais ou italiens que

---

(1) Journal de Pharmacie, tome XVI, p. 501.

notre collègue a fait passer dans notre langue, et les traductions élégantes et fidèles de la *Pharmacopée générale* de Bugnatelli et du *Manuel de chimie* de Brande.

Tel est le précis des travaux de M. Planche, et certes, ils présentent un degré assez éminent d'intérêt et d'utilité pour lui assurer une belle place parmi les maîtres qui ont le plus contribué à la gloire de la pharmacie; mais il ne s'était pas acquis un moindre titre à l'estime et à la vénération des hommes, par ce laborieux exercice de son art, qui occupa trente années de sa vie, et lui mérita une des réputations les plus élevées et les plus pures qui aient jamais honoré un pharmacien. Vous tous qui l'avez connu, vous savez à quel rang s'était placée la maison dont il était le fondateur, quelle confiance il inspirait aux médecins et aux gens du monde, par l'étendue et la variété de ses connaissances, par l'intégrité de son caractère, par cette surveillance active qu'il exerçait sur tous les détails de la préparation des médicaments, et cette attention scrupuleuse qu'il apportait aux plus modestes obligations de la pratique de son art. L'estime et le respect qui s'attachaient partout à sa personne étaient un éclatant hommage rendu à la dignité de notre profession, qu'il représentait si noblement. Hommage encourageant, messieurs, et bien fait pour nous soutenir dans l'accomplissement de nos devoirs; preuve évidente que le succès et la considération ne manquent jamais au vrai mérite et couronnent toujours une honorable et utile existence.

Pour vous, jeunes lauréats; pour vous aussi, laborieux élèves, qui, moins heureux dans la lutte, ne nous donnez pas moins de douces espérances; au moment d'entrer dans la carrière, inspirez-vous des souvenirs de notre collègue, formez-vous avec lui une juste et grande idée de la pharmacie, de son caractère libéral et de sa haute moralité; surtout n'oubliez jamais que ce diplôme de pharmacien

que vous allez bientôt recevoir, vous sera donné, non pas afin que, sous sa sauvegarde, vous profitiez des ressources de votre savoir pour exploiter impunément l'ignorance et la crédulité, mais pour que vous en fassiez une application légitime et généreuse au soulagement des infirmités humaines ; enfin rendez cet insigne honneur à la mémoire de M. Planche, que nous puissions dire, en vous voyant marcher sur ses traces, qu'il a autant contribué à la dignité de la pharmacie par ses exemples, qu'il a concouru à ses progrès par ses nombreux et utiles travaux.

Et en effet, messieurs, quel autre plus que notre collègue a jamais été digne de cet éloge? quel autre a plus complétement réuni tous les genres de mérite auxquels puisse prétendre un pharmacien? Mais ce n'est pas assez de vous avoir montré combien sa carrière pharmaceutique a été pleine ; ce n'est pas assez d'avoir fait ressortir à vos yeux la direction particulière de ses idées, la valeur et les conséquences de ses recherches ; souffrez que je vous rappelle encore les titres dont il fut honoré, et que, pénétrant dans l'intimité de son existence, j'en signale quelques traits devant vous.

A peine M. Planche s'était mis à la tête de sa pharmacie, que déjà, comme nous l'avons vu, il avait pris rang parmi les praticiens les plus habiles, et jeté les bases de sa réputation. Dès cette époque notre Société s'empressa de l'accueillir dans son sein, et en même temps il devint membre de la Société de médecine du département de la Seine ; la Société médicale d'émulation et le Cercle médical de Paris, la Société de médecine de Louvain, la Société de pharmacie de Lyon, les académies de Rouen et de Dijon réclamèrent tour à tour l'honneur de le compter parmi leurs membres ; en 1820, lorsqu'une ordonnance du roi Louis XVIII institua l'Académie royale de médecine, il fut nommé titulaire de cette savante compagnie au moment de son organisation, et bientôt après il reçut

le diplôme de membre honoraire de l'Académie impériale pharmaceutique de Saint-Pétersbourg.

Tous ces titres offerts à notre collègue par les corps savants de la France et des contrées les plus lointaines de l'Europe, doivent nous paraître d'autant plus honorables, que tous il avait su les conquérir au milieu de ses préoccupations professionnelles, et qu'ils étaient le prix de ces recherches désintéressées, auxquelles il avait consacré ses rares loisirs, sans autre mobile que l'amour de la science, sans autre but que les progrès de l'art.

Cependant M. Planche comptait déjà trente ans d'exercice, et les fatigues d'une vie si laborieuse lui faisaient vivement sentir le besoin du repos, et le désir bien légitime de jouir d'une indépendance dont il avait jusque-là fait le sacrifice à la pharmacie. C'est alors que, guidé par une inspiration judicieuse, et jaloux de conserver à sa maison la haute estime qu'il lui avait acquise, il distingua M. Cap parmi les concurrents qui aspiraient à lui succéder, et remit avec confiance dans ses mains ce précieux héritage. Choix heureux, qui remplit dignement le vide que la retraite de M. Planche laissait dans les rangs de la pharmacie exerçante, et fit entrer dans notre Société un des hommes les plus capables de lui faire honneur.

Après avoir ainsi quitté son officine en 1828, M. Planche ne crut pas avoir cessé d'être pharmacien : les droits, les intérêts, la dignité de la pharmacie ne trouvèrent pas moins en lui un zélé défenseur, et il appartint à toutes les commissions chargées de les protéger. Son temps, il le mit à profit pour multiplier ses observations, et travailler avec une nouvelle ardeur à étendre le domaine des connaissances pharmaceutiques.

La croix de la Légion d'honneur, qu'il reçut en 1838, fut le prix de son active coopération aux travaux de l'Académie royale de médecine, et cette distinction flatteuse le

toucha surtout, parce qu'elle lui fut décernée à la sollicitation de ses collègues.

Rien ne manquait plus à sa modeste et généreuse ambition ; sa santé, souvent ébranlée, semblait s'être raffermie depuis quelque temps ; la littérature et les arts, dont il appréciait les œuvres en amateur éclairé, charmaient les moments qu'il dérobait à ses études scientifiques. Il paraissait devoir compter encore des années nombreuses et paisibles ; mais la mort nous avait déjà ravi, en cinq mois, trois membres de notre Société, et il lui fallait encore une quatrième victime.

M. Planche avait vivement ressenti la perte de Fauché et de Lodibert ; celle de Robiquet le frappa comme un coup de foudre : une profonde tristesse le saisit au moment où il en reçut la nouvelle ; il resta trois jours souffrant et absorbé, les premiers symptômes d'une pneumonie se manifestèrent, il se sentit perdu sans ressource et le déclara hautement au docteur Fouquier, qui lui prodiguait ses soins avec l'espoir de le conserver encore ; cependant des accidents nerveux ne tardèrent pas à survenir, le mal fit des progrès avec une effrayante rapidité, et le jeudi 7 mai, à 7 heures du matin, notre malheureux collègue avait cessé de vivre.

Neuf mois déjà se sont écoulés depuis que nous l'avons perdu, et cependant ne nous semble-t-il pas le voir encore, avec sa taille imposante, avec ces traits fortement prononcés, ce regard ferme et pénétrant, qui donnaient à sa physionomie une expression remarquable de sagacité ingénieuse et de dignité mâle et sévère. Sa conversation était aimable, piquante et souvent enjouée ; son humeur, ordinairement facile, n'était pas exempte d'une certaine susceptibilité ; mais son caractère plein de loyauté et de droiture, la délicatesse extrême de ses sentiments, l'élévation de son âme et les précieuses qualités de son cœur, lui avaient gagné l'estime de tous,

et assuré les douces jouissances d'amitiés vives et durables.

Très-jeune encore il avait pris une compagne digne de lui et qu'il aimait tendrement; il la perdit après vingt ans d'une union heureuse, et cette perte prématurée lui causa une douleur si profonde qu'il la ressentait encore, dans toute sa vivacité, à la fin de sa carrière, malgré la touchante sollicitude de sa fille, qui depuis dix ans s'était retirée auprès de lui et le comblait des soins les plus tendres. Il laisse à ses trois fils un nom respecté et une belle réputation, à laquelle l'un d'eux a déjà rattaché celle qu'il s'est acquise dans la critique littéraire, et qu'ils auront tous à cœur de soutenir à leur tour.

Puisse ce faible et incomplet hommage que j'offre ici à la mémoire de leur père, apporter quelque soulagement à l'amertume de leurs regrets, et à vous, messieurs, ne pas paraître trop indigne de notre excellent et vénérable ami!

IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
IMPRIMEURS DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE,
Rue Racine, n° 28, près de l'Odéon.